Document généré le 27 juil. 2025 23:09

XYZ. La revue de la nouvelle

L’espace clos

Hugues Corriveau

Numéro 121, printemps 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73587ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Corriveau, H. (2015). L’espace clos. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 60–63.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'espace clos[1]

Hugues Corriveau

Il aurait voulu rester à l'intérieur de la maison, le petit François. Jouer aux filles, se déguiser, habiller et déshabiller Noîrot, sa poupée garçon toute noire. Ne pas sortir. À cause du four qu'est le jardin clôturé. Un fort apache, un centre de l'armée pour les soldats verts abandonnés entre les herbes, le magasin universel des sauterelles, des grillons et des fourmis. Violent soleil sur sa peau. L'huile et la crème dégoulinantes. Ses cheveux mouillés sous son chapeau. Le petit François est assis sur les marches du perron, pieds nus. Il refuse de se faire découper la plante des pieds par les mandibules des bêtes de l'herbe. Il est pétrifié, parfaitement terrassé par la lumière excessive.

Si jaune, l'air chaud. Si forte, l'odeur de la chaleur. Quand il bouge les bras, il déplace la chaleur comme une pâte glissant entre ses doigts, informelle présence de la lumière. Il est seul. Quand on le met dehors de force, c'est pour le laisser tomber dans la solitude moite de l'été. Pour qu'il joue avec sa tristesse de petit garçon expulsé vers l'extérieur, vidangé au milieu des bruits des élytres.

Il ne décide pas de rester là. Il reste. Il respire le feu du ciel si sec que ça s'accroche dans sa gorge avec des allures de désert plein de pharaons. Il sent plus que jamais qu'il est creux, que l'air pénètre dans l'outre de ses poumons, qu'il est dans la terreur immobile qui l'empêche de bouger. Encore une fois, il sent des larmes sur ses joues. Il a peur de se vider de son eau. On lui a dit que le corps, c'était de l'eau comme de la vie. Il sait cela. Et les larmes coulent, puis sèchent, puis plus rien.

Le long de la clôture haute comme une palissade, des fleurs multicolores font un carré parfait, beauté au pied des planches si laides, brunes et grises, sans plus de peinture,

1. Extrait d'un recueil de nouvelles en préparation intitulé *Autour de l'enfance*.

avec des trous ronds à la place des nœuds tombés, si vieilles qu'elles sont comme de vieilles personnes tordues, courbées sur elles-mêmes. Les trous lui font peur depuis toujours, et depuis toujours il fixe les yeux qui s'y arrêtent, qui le regardent intensément, de grands yeux blancs qui le dévisagent, chacun posé dans chacun des trous des nœuds tombés dans les fleurs, en dessous, toutes en couleurs, comme les yeux bleus ou verts, comme les yeux caméléon et brun, comme les yeux noirs et morts.

Il est certain que chaque petit trou dans la clôture du jardin est un écrin. Chacun contenant un œil vivant. Il est assis sous le regard des yeux. Il n'a pas le droit de toucher ni aux fleurs ni aux yeux. Il peut seulement se rendre à son carré de sable dans le coin le plus reculé du jardin, en suivant les allées, en évitant de froisser les brins d'herbe, en n'arrachant pas de feuille aux arbres fruitiers qui ne donnent que des vers et des compotes près des troncs.

Ses parents lui ont dit : « Reste dehors. Nous allons au marché. »

On l'a mis dehors. On a refermé la porte derrière lui. Mis le crochet à la porte. Pour l'empêcher de jouer avec les feux de la cuisinière, pour qu'il ne casse pas les abat-jour, pour qu'il ne tire pas les rideaux et détruise toute la maison. On l'a mis dehors en lui disant : « Va jouer dehors, il fait trop beau pour rester dans la maison. » Il a dit : « Non. » Le mot « non » s'est perdu dans la maison comme une libellule en fuite à travers les pièces. Mille mandibules se sont ouvertes puis fermées et ont dit, toutes ensemble : « Va te faire mordre ! »

Il est assis sur la dernière marche de l'escalier, pieds nus sur les pierres de l'allée, quand il lève la tête et voit la tête d'un enfant noir comme la nuit dans le jour strident. Une tête aux traits maigres et au sourire plein de dents au-dessus de la clôture du fond et, chaque côté des joues, deux mains noires avec des ongles. Ça sourit partout dans le jardin, comme si enfin des oiseaux s'attardaient aux fleurs et aux fruits blets. Et là, tout à coup, plus de tête, plus de mains. Puis, de nouveau, des mains et une tête, et des épaules et des

jambes qui enfourchent le haut de la palissade, et un corps entier qui passe par-dessus et qui retombe dans le massif de rhododendrons tout décoiffés.

L'enfant noir se remet debout et marche sans prendre garde ni aux tiges, ni aux corolles, ni aux insectes coupeurs de chair. Il s'approche du petit François assis, s'assoit à son tour, si près que leurs cuisses se touchent, que leur sueur se mélange. Rien de plus. Ils attendent, l'un tout content de son exploit, l'autre tout content de ne plus être seul. Ils sont assis sur la dernière marche de l'escalier sans plus se préoccuper d'être picotés par les fourmis voyageuses que maculés par la fiente des oiseaux excités par la nouveauté du mouvement de cet enfant noir venu retrouver le petit François expulsé de sa demeure.

Le petit François admire le désastre des fleurs écrasées et il sourit comme l'enfant noir. Il se lève enfin, prend la main de l'enfant noir et l'entraîne dans le coin le plus près d'eux. Et ils sautent dans les fleurs de muguets et les pensées. Et ils piétinent et sautent. L'enfant noir derrière le petit François sur le chemin de la guerre des fleurs, pour entraîner dans la mort les couleurs fragiles du jardin. Systématiques, cérémonieux, les deux enfants mettent à mal la beauté du monde. Ils sont plus beaux que tous ces artifices, que toutes ces plantations fatiguées. Et ils arrachent des branches à l'arbre à fruits et abattent les roses avec leurs épines. Et tout est dévasté. Ne reste plus qu'une sinistre palissade de bois gris entourant le souvenir d'un jardin aux fleurs arrachées. Plus rien ne survit à l'hécatombe.

Et les enfants reviennent s'asseoir sur la dernière marche, haletants mais heureux, frémissants de surprise, fébriles l'un et l'autre. Ils se tiennent toujours par la main, collés l'un à l'autre, attendant de reprendre leur souffle.

L'enfant noir se relève. Le petit François sait qu'il s'en retourne vivre derrière la palissade dans laquelle il n'y a plus un seul œil aux aguets dans le trou des nœuds creux. Mais le petit François ne lâche pas la main qui l'a sauvé du danger immense de se métamorphoser en fleur immobile, enracinée

dans les interstices des planches. Ils se rendent lentement à la chaise de métal rouillé qui est appuyée au fond du jardin. Le petit François y monte. L'enfant noir le pousse, l'aide à s'arc-bouter à la clôture. Le petit François tend sa main, l'enfant noir la prend, se hisse à son tour en haut de la palissade.

Un instant en équilibre, les voici qui basculent derrière elle. Disparaissent.

Le jardin mort s'est éteint. Tout le soleil disparu sous des nuages complices.